

GIDARDS CONTRE BERALDIENS

Le général Fernand Divoire
fait la critique de la manœuvre

Fernand Divoire est l'auteur d'un Manuel pratique de stratégie littéraire, que nos jeunes — très jeunes! — hommes de lettres devraient bien lire ou relire. Ils y apprendraient bien des choses...

C'est à ce stratège éminent que notre collaborateur Georges Le Fèvre est allé demander des lumières sur les positions respectives où sont parvenus les deux adversaires : Béraud (Henri) (poids lourd : 108 kilos) et André Gide (bantam : 67 kilos), dont la querelle retentissante ne cesse de défrayer la chronique.

Je trouvais le grand maître de la stratégie dans son laboratoire. Il était entouré d'instruments étranges, d'une forme peu courante et dont l'aspect excitait vivement ma curiosité. Un globe de cristal recouvrait un minuscule trébuchet au moyen duquel — je le sus plus tard — toute opinion peut être dument pesée au carat et estimée à sa juste valeur d'arguments ; le microscope sur lequel le maître collait son œil au moment où ma visite le surprit est d'une précision également déconcertante puisqu'on me l'affirma capable de faire entrevoir l'exacte proportion de petites saletés commises par l'écrivain le plus intègre au moment où il atteint le sommet du suprême désintéressement. Ça et là quelques sondes délicates pour déceler les intentions cachées, et, dans l'ombre, une armoire étiquetée du mot « Poison » qu'on me dit renfermer, rassemblés par quelques collectionneurs, des échantillons uniques d'allusions blessantes, d'échos perfides, de coquilles atroces, de rancunes mortelles, de compliments fielleux, capables d'exterminer en trois jours dans une lutte confraternelle tous les plus notoires citoyens de la république des Lettres.

— Asseyez-vous, me dit Fernand Divoire, et soyez bref, ou plutôt ne parlez pas. Je sais ce qui vous amène. Le secteur est assez calme depuis l'échec du coup de main Robichon. Toutefois... il y a encore ceci...

Et, développant une carte, il pointa son index sur le secteur Gide-Béraud.

— Votre avis ?

— Je n'ai pas à vous donner mon avis, répondit-il, glacé. Nous examinerons seulement, si vous le voulez bien, la manœuvre des deux adversaires.

A l'heure H, M. Henri Béraud monte à l'assaut en gants blancs ; il charge, au porte-plume, derrière le journal du Droit et de la Liberté. Objectif : Nettoyage de la tranchée où se terre la Nouvelle Revue Française dont les attaques au gaz ont paralysé le secteur d'opinion de la droite catholique et laïque.

« L'auteur du Vitriol de Lune escalade le parapet salué par de nombreux applaudissements.

« Par sa politique intérieure et extérieure, la N. R. F. S'est attirée, en effet, bien des inimitiés.

1^o Elle a fait pénétrer dans son Etat-major M. Jules Romains dont le machiavélisme en tactique littéraire peut être comparé aux agissements d'un malfaiteur à l'égard des écrivains de sa génération et des générations suivantes ;

2^o Elle a publié, en tête d'un de ses numéros, un manifeste auquel — et c'est le moins qu'on puisse dire — l'épithète de germanophile peut s'appliquer comme un gant.

3^o Se rendant fort bien compte de sa position délicate, la N. R. F. voulant garantir ses tranchées de troupes fraîches a lancé un ordre d'appel aux dalaises dont l'idéal (ce qu'on inventa de plus sodique dans l'intellectualisme littéraire) ne pouvait être qu'un signal de dislocation.

« Voici donc M. Henri Béraud tout seul, sur le parapet et traitant son petit canon. Autour de lui, dans les secteurs voisins, des spectateurs attentifs et prêts à venir à la rescousse.

« A proximité l'adjudant Mas-sis et sa mitrailleuse dont les attaques violentes dirigées contre M. Gide sur le plan intellectuel sont encore présentes à la mémoire.

« A droite, la section des écrivains d'esprit catholique qui sont prêts à marcher avec Béraud.

Non loin de là, le groupement de tous ceux qui aiment dans la littérature la réalité psychologique et la réalité catholique, enrôlés dans la division Bourget et la brigade Mauriac.

« Enfin, deux petites escouades de francs-tireurs, composées de gens qui en littérature n'ont point adopté d'uniforme, se contentant d'un brassard sur lequel est inscrit, pour les uns, le mot « Idéal » pour les autres le mot « Fantaisie » et dont quelques-uns d'ailleurs sont édités par la N. R. F.

« M. Henri Béraud pouvait donc, en tournant la tête à droite et à gauche, grouper contre les séides de la N. R. F., des alliés nombreux et de qualité. Il suffisait de leur donner une cohésion que l'adversaire a su si bien imposer à ses troupes.

« Quo fait-il ?

« Au lieu de concentrer son tir sur le blockhaus de la nouvelle Revue Française, il aribse copieusement en trois jours les positions Gide, Mauriac et Giraudoux.

Résultat.

Giraudoux retiré dans un solide abri blindé et qui n'a pu du tout l'esprit de la N. R. F. riposte sans ébranler. Il n'est pas en péril.

Les amis de Mauriac, désespérablement surpris, changent leurs batteries de place et tirent en représailles sur Béraud qui s'en trouve pris entre deux feux.

Celui-ci lance alors ses 210. Il



M. FERNAND DIVOIRE

éclatent avec un long sifflement. On entend nettement le coup d'arrivée. Gide et Mauriac sont traités d'auteurs canaux. Stupéfaction dans le groupe des observateurs dont les sympathies allaient au champion de l'art et non au défenseur de la littérature rigolotte ou tout au moins agréable, Henri Béraud brandissant l'étendard des Lettres ou le fanion du Journalisme ?

Les tirs de repérage ne se font pas attendre et le fougueux mais imprudent polémiste y prête le flanc. Son attaque est définitivement compromise et c'est déplorable.

Déplorable, parce qu'il était nécessaire qu'on démontrât hors de France que les écrivains de la N. R. F. quel que soit leur talent, ne constituent pas à eux seuls, l'élite des littérateurs contemporains.

Déplorable parce que cette manœuvre salutaire a échoué, faute d'organisation.

Fernand Divoire sourit imperceptiblement. Ses yeux verts étincellent d'un fugitif éclat.

Déplorable enfin parce qu'on n'a pas encore songé à créer en Sorbonne, cette chaire de stratégie et de tactique littéraires qui permettrait aux écrivains combattifs de recevoir une solide éducation sans laquelle les plus violentes et les plus courageuses attaques ne sont que jeux puérils et incohérents. Amen.

Georges Le Fèvre.